

BRIGITTE BOUQUOT (76)

De grands yeux bleus en partie masqués par de strictes lunettes cerclées d'écaïlle brune. Des cheveux blonds encadrant un fin visage à la peau diaphane. À la voir arriver, élégante et menue avec ses talons claquant sur le dallage du hall d'entrée désert de Thales, personne n'imaginerait rencontrer la « gardienne du temple » du groupe de défense et de technologie. Et pourtant. Brigitte Bouquot est depuis janvier 2010 directeur des assurances et de la gestion des risques de Thales. Avec la centaine de dirigeants qui, directement et indirectement, travaillent en liaison avec elle, cette polytechnicienne surveille, détecte et assure les dix-huit risques majeurs liés à la fabrication, la production, l'approvisionnement, l'environnement du groupe. Un travail passionnant, mais souvent anxiogène lorsqu'il faut gérer les conséquences d'une catastrophe, comme cela a été le cas lors de la destruction de l'usine spatiale après le tremblement de terre en Italie, où lors de la mise en cause des sondes Pitot fabriquées par Thales, après le crash du Rio-Paris.



DÉCROCHER DES CONTRATS

Aujourd'hui l'une des rares femmes à occuper un poste de ce niveau dans le groupe, Brigitte Bouquot n'est évidemment pas arrivée là par hasard. Après quinze ans passés à la direction financière d'IBM, puis à la *joint-venture* entre IBM et Dassault Électronique, cette petite fille d'un soyeux stéphanois devient en 1997 secrétaire général adjoint de Dassault Électronique, jusqu'à son apport à Thomson-CSF lors de la privatisation. Elle intègre ensuite Thales, puis devient l'adjointe d'Alexandre Juniac, alors secrétaire général de Thales. Autant dire son bras droit. Lorsque ce dernier

quitte son poste pour diriger une filiale, elle se retrouve en charge des grands comptes et de la stratégie de la division services : « Il m'a fallu apprendre à animer des équipes de commerciaux, décrocher des gros contrats comme celui sur l'externalisation des services du musée du Quai Branly. » À ce poste, elle a vraiment eu le sentiment de recommencer à zéro. La galère du terrain, mais heureusement aussi « la satisfaction de découvrir et de gagner la confiance des gens qui travaillent dans l'ombre », reconnaît-elle aujourd'hui.

UNE FLEXIBILITÉ PROFESSIONNELLE

Puis elle met le cap sur la direction de l'audit interne, aussi bien opérationnel que financier. Un nouveau défi pour cette personnalité réservée, puisque, *grosso modo*, sa mission consiste à détecter les situations pourries dont les gens ne veulent pas parler. Aurait-elle connu un tel cursus sans avoir fait Polytechnique ? « Sans doute pas. Le caractère pluridisciplinaire des études m'a facilité l'accès à une diversité de métiers, m'a apporté une flexibilité professionnelle plus facile à combiner à une vie de femme », explique cette mère de deux filles. Et surtout la liberté financière.

Pendant sa jeunesse, elle avait, comme ses trois sœurs, reçu une éducation bourgeoise la destinant à devenir femme au foyer. Mais en 1976, l'année de son admission à Polytechnique, la mort brutale de son père, un petit entrepreneur marseillais, puis le désarroi de sa mère, qui jusqu'alors ne travaillait pas et fut obligée de trouver un emploi, a vite fait comprendre à la jeune Brigitte la nécessité qu'il y avait à sécuriser son indépendance financière. Son diplôme de l'X est alors devenu son meilleur sésame.

SYLVIE HATTEMER-LEFÈVRE